

1864 à la chute de l'administration J. S. Macdonald-Dorion, mais il déclina l'honneur en faveur de Sir E. P. Taché. Alors se forma l'administration Taché-Macdonald dans laquelle M. Cartier resta procureur-général jusqu'à la Confédération. Le premier juillet 1867 il prêta serment comme membre du Conseil Privé de Sa Majesté pour le Canada et accepta le portefeuille de ministre de la milice.

Le premier juillet 1867, Sa Majesté fit offrir à M. Cartier la distinction de compagnon du Bain, qu'il refusa. L'année suivante il fut fait Baronnet de la Grande Bretagne.

Sir George est allé plusieurs fois en Angleterre pour l'accomplissement de missions importantes, et il a reçu chaque fois un accueil flatteur de la part du gouvernement anglais et de Sa Majesté. Il a été l'un des fondateurs de la Confédération, l'auteur d'un grand nombre de mesures importantes, dont les principales sont le bill de la Tenure Seigneuriale et la codification de nos lois.

L'appréciation de sa vie politique appartient à l'avenir, qui seul pourra porter un jugement impartial et juste sur la plupart de ses actes. L'homme d'Etat appartient à l'histoire; ses discours passent, mais ses actes restent et leurs résultats sont aussi vastes quelquefois que les destinées des nations. Beaucoup d'hommes calomniés pendant leur vie ont été bénis par la postérité, et beaucoup, dont la vie n'avait été qu'un enchaînement de succès et d'applaudissements, ont été jetés à la voirie après leur mort.

L'éloge et le blâme ont été si exagérés dans notre pays depuis trente ans qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir sur les véritables proportions de nos hommes publics. Ces deux espèces d'exagérations ont eu de funestes résultats pour notre société. Nos conditions d'existence et les exigences de notre conservation nationale rendent d'ailleurs très difficile l'appréciation de nos hommes d'Etat. Comment démêler au milieu de tant d'événements compliqués et de transformations rapides les motifs qui les ont fait agir, lorsqu'ils sont eux-mêmes obligés de les taire pour ne point froisser les susceptibilités nationales de ceux avec lesquels ils sont forcés d'agir de concert? Quelle habileté il leur faut pour concilier l'intérêt de la race, dont ils ont les destinées entre les mains, avec les exigences de la prospérité générale, de l'intérêt commun du pays? Qui peut dire maintenant que c'est le patriotisme, l'ambition ou la nécessité qui les a fait agir dans telle et telle circonstance.

Quoiqu'il en soit, il est un fait que tous les partis doivent constater à l'honneur de M. Cartier: c'est sa vie sobre, laborieuse, exempte de ces vices et de ces faiblesses qui déshonorent si souvent les hommes de haute capacité. Le succès qui perd tant d'hommes n'a été pour M. Cartier qu'une raison de plus de travailler et de se rendre digne de la confiance publique. Comment nier la force de caractère et les grandes facultés de l'homme qui pendant trente ou quarante ans au Barreau, à la Chambre, au Pouvoir n'a pas cessé un instant de lutter, triomphant de tous les obstacles semés sur sa route et accroissant tous les jours son influence et sa réputation? Comment à la vue de tant d'existences brisées, de talents perdus, ne pas rendre justice à une vie si bien remplie, à un patriote dont tous les partis jaloussent en ce moment l'influence et l'appui? Comment méconnaître le désintéressé d'années passées au timon des affaires, le laisse moins riche qu'au premiers jours.

M. Cartier est essentiellement un homme d'action, un organisateur, un chef de parti. Il ne faut pas le juger par ses discours, dont le mérite littéraire ne paraît pas l'inquiéter.

M. Cartier a fait autrefois des chansons, une entr'autres, qui est populaire et dont on entend souvent chanter le refrain patriotique. "O Canada, mon pays, mes amours!" On dirait rarement, à entendre parler M. Cartier, qu'il a pu, un jour, commercer avec les muses. Ses discours sont secs, comme les déserts du Sahara, les fleurs de la littérature et de l'éloquence n'y croissent pas. Il parle à bâtons rompus, par soubresauts, avec des faits, des précédents et des souvenirs que son heureuse mémoire lui fournit comme par enchantement. Il sait fort à propos rappeler à ses adversaires des faits qu'ils croyaient oubliés. Il ne se bat pas comme les guerriers antiques avec des armes bien fourbies d'avance toute flamboyantes; il se bat un peu comme les braves enfants de la verte Erin avec tout ce qui lui tombe dans la main, un caillou, un bâton, tout ce qu'on voudra: chaque coup porte. Ses paroles retentissent dans la Chambre comme les coups de marteau sur l'enclume, malheur à ceux qui ont la tête trop près de lui et les oreilles aussi! Il sait du reste ce qu'il faut dire pour satisfaire la majorité, qui aime son éloquence rude, franche, mordante et substantielle. Son dévouement sans bornes pour ses partisans politiques est une des principales causes de leur fidélité inaltérable. Ce dévouement qui l'a porté trop loin en certains cas, l'a entouré d'un cercle d'amis dans lequel figurent toutes les parties du pays.

Disons enfin qu'il a eu la chance d'avoir des adversaires qui ont tout fait pour se perdre et qu'il n'a rien négligé, lui, pour rallier sous son drapeau toutes les influences, celle du clergé en particulier. Il a profité habilement de toutes les fautes de ses adversaires, s'est débarrassé adroitement des hommes de talent qui ont voulu se soustraire à son joug, et a donné une fois de plus la preuve qu'avec du travail, de l'énergie, un bon jugement et de l'intrigue un homme politique arrive à tout.

L. O. DAVID.

"JY ETATS."

"— Voici, monsieur le capitaine, un tableau de Vanderelde; c'est la représentation, dit-on, de la descente du prince d'Orange sur les rives Hollandaises."

"— Vous dites vrai, madame. C'est bien là le royal vaisseau du Prince. C'est là qu'il aborda: c'était bien un ciel sombre tel que celui-là; je vous jure, madame, que le tableau est fidèle;—car j'y étais!"

COURRIER D'ONTARIO.

Le pauvre *Evening Mail* est bien ennuyé, je vous assure. Ce million de franco-canadiens qui ont leur place au soleil de la liberté, sur la terre d'Amérique, lui gâte tout son petit bonheur de journal grincheux, épigrammatique et drolatique. Ces vieux français, nos pères, avaient bien besoin de quitter la France pour apporter ici leur belle humeur, leur courage et leur foi.

Vous ai-je dit que cette petite feuille, qui n'a pas encore fait ses mois de nourrice, pleurait, geignait, et se pâmait, parce qu'il y avait en chambre des hommes assez osés pour parler une autre langue que celle de la bonne qui lui fait sa bouillie? Non; eh bien! je vous l'apprends.

Oui, notre langue est menacée par je ne sais combien de bons hommes qui trouvent qu'un quart d'heure de phrases françaises articulées au sein de nos Communes, trouble l'harmonie, gêne l'aspect, et bouleverse l'ensemble des débats parlementaires.

Ah! MM. de l'*Evening Mail*, s'il était possible de croire à un danger en prenant note de votre stupide mauvais vouloir, à l'égard de gens qui n'ont pas même le tort de vous lire, savez-vous que votre folle attaque produirait absolument l'effet contraire à celui que vous en espérez? Tenez-vous-le pour dit, gens de peu d'expérience et de jugement avarié: jamais on ne parlera plus français en Canada que le jour où l'on voudra nous en empêcher.

Ma parole d'honneur, si vous vous mettiez, comme cela, cinq ou six journaux de votre calibre, à demander soir et matin, que tous ceux, hommes ou femmes, qui seraient surpris parlant la langue de Bossuet, de Racine et de Molière, seraient condamnés à être pendus, ou à vous lire, ce qui ne serait pas un moindre supplice, vous nous rendriez un immense service. Je parie que, ce jour-là, certaines demoiselles du *high life*, qui ont fait de l'anglais leur langue maternelle, on n'a jamais su pourquoi, seraient surprises, disant: "Monsieur, comment vous portez-vous?" tout comme vous et moi.

Mais, comme il n'arrivera jamais que cinq ou six journaux se coalisent contre notre langue, et qu'il n'y aura jamais non plus le moindre danger à acheter ses robes en français à un comptoir, je n'espère nullement voir un jour les petites personnes parler autre chose que la langue de M. Jos. Rymal.

Ce n'est pas que j'ai du mépris pour la langue de M. Jos. Rymal; mais il me semble que si je me sentais de la sorte vigoureusement emporté vers le *th*, et tout ce qui s'en suit, je m'arrêteraient tout net en faisant le petit raisonnement suivant: "Si le bon Dieu avait voulu que la langue anglaise fut ma langue de prédilection, il m'aurait fait maître de parents anglais, écossais, irlandais ou yankees, et non de franco-canadiens comme le sont les miens. En dépensant du matin au soir autant de *th* que j'ai pris l'habitude d'en dépenser, je vais donc évidemment contre la volonté du bon Dieu, qui savait bien ce qu'il faisait en me faisant naître "au sein de ma famille." Or, il ne me plaît pas d'aller plus longtemps contre la volonté du bon Dieu. Et je vais profiter de la réforme que l'on apporte présentement à la loi des élections pour me réformer moi-même."

J'ai la prétention de croire que ce raisonnement est parfait, ma prétention s'arrête là. Qu'est-ce que cela me fait que mademoiselle une telle rougisse de la langue de ses pères? Oh! rien du tout, allez, je vous prie de le croire. S'il n'y a que cette misère pour me donner des soucis, je n'aurais à cent ans ni une ride au visage, ni un cheveu blanc sur la tête.

D'ailleurs, si quelques uns et quelques unes des nôtres passent à l'ennemi, nous faisons des conquêtes. N'ai-je pas vu, l'autre soir, M. Blake, le futur chef du parti libéral Haut-Canadien lire successivement, le *Canadien* et la *Minerve*? N'ai-je pas vu, le lendemain, M. Young, un autre libéral, que je crois homme de talent, lui aussi lire également la *Minerve*? Enfin, n'ai-je pas vu, en Chambre, pendant les débats du bill des élections, le même M. Blake écouter attentivement les discours de M. Béchard et de M. Godin, rire à une saillie de M. Béchard, et applaudir à certaines remarques de M. Godin? N'ai-je pas entendu M. Le Visconte faire une observation en bon français pendant cette même discussion? M. Holton n'en a-t-il pas fait autant? N'ai-je pas appris, à peu près de source certaine, que M. McDougall, député des Trois-Rivières, n'attend que l'occasion de prononcer aux Communes tout un discours en français?

Comme vous voyez, l'*Evening Mail* a bien choisi son temps pour lancer ses anathèmes contre notre langue. Si ces gens-là avaient possédé la moindre parcelle de tact, ils auraient vu que les hommes les plus intelligents de la Chambre parmi les anglais, sont fiers de savoir un peu le français, de le montrer, et de développer d'avantage leurs connaissances dans cette direction.

Pourquoi M. Blake lit-il nos journaux? Pourquoi écoute-t-il nos orateurs? Pourquoi tient-il à laisser voir qu'il n'est pas ignorant de notre langue? Parcequ'il espère arriver un jour au pouvoir, à la tête de son parti, et qu'il croit bien qu'il ne sera pas facile de s'y maintenir s'il n'a point les sympathies du grand parti bas-canadien.

M. Blake est probablement un homme de tact, et je suis sûr qu'il déplore plus que tout autre la sottise commise par l'organe de l'opposition à Ottawa, en demandant la déchéance de la langue française.

M. Moise Fortier, d'Yamaska, s'est fait, lui aussi, prophète de malheur. Il croit certain que la langue française cessera tôt ou tard de tenir sa part du sceptre officiel dans le parlement. C'est une nécessité, a-t-il dit; et M. Fortier n'est pas opposé aux nécessités. Loin de là, il trouve qu'on doit leur déblayer la voie, de peur qu'elles n'accrochent sans doute.

Je ne crois pas à la nécessité proclamée par M. Fortier. Tant que nous le voudrons, notre langue sera parlée dans les grands corps de l'Etat, en Canada. Et si M. Fortier espère être ré-élu dans vingt-cinq ou cinquante ans, je l'engage à ne pas rompre en visière à la grammaire française; car je suis persuadé qu'il en aura encore besoin dans un demi-siècle.

Si M. Fortier, au lieu de se nourrir d'idées sombres qui lui font voir notre race accroupie devant les autres races, s'efforçait de parler très-correctement et très-purement le français, ce qu'il sait bien qu'il ne fait pas aujourd'hui, il nous rendrait un bien meilleur service. Cela soit dit, sans nul désir de lui être désagréable.

C'est peut-être un peu le défaut de nos députés en général de ne pas se mettre en mesure de parler plus souvent, ou de parler mieux, lorsqu'ils se risquent. La plupart ne manquent ni de bon sens, ni de talent, ni de jugement. Ecoutez-les en petit comité, vous les trouvez remplis d'idées excellentes, s'observations pratiques, souvent fines, presque toujours d'une justesse et d'un apropos remarquables. Supposez, qu'à tout cela ils joignent le désir de porter la parole sur une question, et de s'y bien préparer, en recherchant, en étudiant et en apprenant, pensez-vous qu'ils ne se tireraient pas d'affaire, tout comme leurs collègues de n'importe quelle langue, idiome, origine, nationalité.

Je vous réponds que oui, pour ma part. Mais, encore cette fois, j'ai bien peur de prêcher dans le désert.

Allons, c'est agaçant, ma parole d'honneur.

C. T.

LA CHAMBRE VACCINÉE.

La chambre avait, lundi, une odeur de fièvre qui donnait la maladie seulement à y entrer; les habitués des galeries remarquaient que les plus galants députés avaient l'air caduc, penaud, comme s'ils avaient fait quelque mauvais coup. Ils levaient timidement les yeux vers les galeries et on les voyait tous porter souvent la main à leur bras gauche, plus gauche que d'habitude. Les Dames, désolées de cette brusque indifférence, ne savaient à quoi l'attribuer; elles croyaient à l'imminence d'un grand danger, de quelque malheur terrible. Cette manière commune de se prendre nerveusement le bras gauche faisait croire d'un autre côté à quelqn'accès de fièvre cérébrale. Après bien des conjectures et des inquiétudes, le secret enfin éclata. Une centaine de membres, et les plus galants bien entendu, les plus jolis, s'étaient fait vacciner; le Dr. Paquet avait passé la journée du samedi à pratiquer des incisions sur les bras des représentants du peuple.

Un malin avait exprimé l'opinion que les députés atteints de la petite vérole seraient peut-être forcés de résigner sur le principe qu'un représentant du peuple doit conserver la qualité, la personnalité, la forme et la couleur qu'il avait lors de son élection; ce malin ajoutait que dans tous les cas les députés fraîchement *picotés* seraient forcés de soumettre leur changement de constitution au peuple.—De là cette fureur pour la vaccine, qui s'empara de la chambre. Le Dr. Paquet ne pouvait pas suffire, on se battait pour passer les premiers à la vaccine. Le savant docteur garantit l'efficacité de ses opérations jusqu'aux prochaines élections. C'est autant de pris.

Il faut avouer qu'une chambre toute *picotée* ne représenterait pas fidèlement le pays. Un électeur pourrait rencontrer son député et lui tenir ce langage: "Monsieur, j'avais voté pour vous parce que vous aviez le nez fin, le teint rose comme une jeune fille, je ne vous reconnais plus, vous n'êtes plus mon représentant."

Nous approuvons donc la prudence et le patriotisme des membres qui ont poussé la fidélité et l'attachement à leur mandat jusqu'à ce point, ils mériteraient d'être connus, car ce sera pour quelques uns, peut-être, le seul titre de gloire dont leurs enfants pourront se vanter; mais il y a un danger, c'est que nos députés ne demandent une augmentation d'indemnité, s'ils prennent l'habitude de se faire vacciner à chaque session.

L. O. D.

COUR CRIMINELLE.

Il ne s'est rien passé de remarquable à la cour criminelle, ces jours derniers, à l'exception du procès de Séraphin Chenette, qui a été acquitté sans difficulté comme il devait l'être, malgré les étranges considérations de l'honorable juge Badgley, qui a démontré en cette circonstance combien il est utile et salutaire quelquefois d'avoir des jurés, quand ils sont intelligents.

Plusieurs médecins et autres témoins ont prouvé que ce pauvre vieillard Chenette était en enfance et n'était pas en possession de ses facultés lorsqu'il a blessé mortellement le jeune Champagne.

Chenette doit rester en prison jusqu'à ce qu'il soit envoyé à l'asile de Beauport où le gouvernement le fera probablement enfermer.

La conduite du père Chenette depuis son arrestation, a démontré de la manière la plus évidente le dérangement de ses facultés mentales.

Comme nous mettons sous presse, le premier détachement des Zouaves est de retour de Rome, et se fait accueillir avec enthousiasme par toute la population. Nous donnerons les détails dans notre prochain numéro.